



SOUVENIRS

SUR

NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE.



Tout ce qui tient au grand nom de Napoléon inspire un si puissant intérêt, qu'on lira peut-être avec quelque bienveillance le récit d'un entretien que j'eus avec lui sur les rives du Rhin, lorsque j'étais préfet de la Roër.

Au mois de novembre 1811, l'Empereur venait de Hollande avec Marie-Louise : je lui remis plusieurs mémoires qui, le jour même, furent ex-

pédiés aux divers ministres : il en conserva trois d'une haute importance.

Le premier traitait de la Russie. J'y exposais les plaintes du commerce contre l'ukase qui prohibait la vente, et même le transit des étoffes sortant des ateliers du continent. Un état indépendant a le droit de prendre envers les neutres, et même à l'égard de ses alliés, les mesures qu'il juge nécessaires à la prospérité de ses propres manufactures. Sous ce point de vue, on ne pouvait réclamer contre une partie de l'ukase, quoique, d'après des renseignements précis, la Russie n'eût pas ses magasins suffisamment garnis, qu'elle fût de long-temps hors d'état de fabriquer ce qu'exigeait sa consommation, et que, dès-lors, la mesure eût pour objet, ou du moins pour résultat, des'approvisionner avec les produits de la Grande-Bretagne, et de se soustraire au système continental, sur lequel nous ne pensons pas devoir élever ici une discussion. Afin de particulariser la question, la draperie du pays entre Rhin et Meuse passait dans la Perse et la Chine en traversant l'empire du czar : on pouvait bien l'assujettir à des formes sévères, à des droits considérables; mais en interdire le transit, c'était commettre un acte hostile, contre lequel les chambres de commerce m'avaient prié de réclamer près de l'Empereur. Nos manufacturiers se

plaignaient aussi de ce que la loi permettait aux négociants russes de ne pas rembourser le capital d'une dette lorsqu'ils pouvaient en servir les intérêts. Napoléon promit de faire adresser à la Russie des représentations énergiques, et m'autorisa à correspondre directement pour les intérêts de la Roër, avec M. de Lauriston, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg. Les besoins du commerce furent donc, au moins en apparence, l'une des principales causes de la guerre de Russie.

Mon deuxième mémoire concernait le désir manifesté par le grand-duché de Berg d'être réuni à l'empire français, ou, en d'autres termes, d'être affranchi de la surveillance des douanes, qui empêchaient les nombreux fabricants de cette contrée de vendre leurs produits en France, en Italie, en Espagne, et qui les décidaient à venir en foule s'établir dans le département de la Roër. « Je ne doute pas, disais-je à l'Empereur, qu'à Dusseldorf on ne se détermine à payer avec des millions une décision favorable; mais le Rhin est la limite naturelle de la France. Après vous, peut-être sous votre règne, la fortune contraire peut ramener nos drapeaux sur ses rives, et il importe que la France proprement dite reste en possession de toutes les branches d'industrie qui peuvent la vivifier. » L'idée d'un revers

de fortune fut écoutée de sang-froid par Napoléon, à l'apogée de sa gloire, et les offres les plus éblouissantes ne purent le déterminer à prononcer la réunion du grand-duché de Berg. Du reste, il voulut tellement maintenir ce pays dans son intégrité, que, bien qu'il me chargeât ensuite d'une mission qui avait pour but de créer dans Vésel beaucoup d'établissements propres à en faire une ville du second ordre, et le chef-lieu d'un arrondissement de cent cinquante mille âmes de la rive droite du Rhin, qu'on aurait réunies à la population de la Roër, il refusa d'étendre la circonscription de cette place par le territoire d'un seul village du grand-duché de Berg. Une telle conduite ne montre-t-elle pas que Napoléon n'avait point, dans sa fortune, la téméraire et ridicule confiance qui lui fut si gratuitement attribuée?

Dans le troisième mémoire remis à l'Empereur, je l'informais du vœu de tous les habitants, pour qu'il levât la défense d'exportation des blés qui encombraient les greniers, et dont les meules dépérissaient dans les champs. Je disais que tout se tient dans la chaîne commerciale, depuis le grain de froment, la racine de betterave, et la livre de laine, jusqu'à la subsistance des armées, le sucre, et le drap du manufacturier; et que, si le cultivateur ne peut vendre ses denrées,

l'argent cesse de circuler, et l'industrie s'arrête. « Ah! vous y voilà! s'écria Napoléon, vous autres « savants, vous autres économistes et faiseurs de « systèmes! Je vous déclare que je ne permettrai « jamais l'exportation des grains de la France « et de mon royaume d'Italie. — Sire, ce n'est « pas moi qui conçois des systèmes; loin de là, « je les repousse quand l'expérience ne les a « point sanctionnés, surtout en ce qui a trait aux « subsistances. — Suivant vous, qui donc forme « des systèmes? — Vous m'obligez de le dire, « c'est vous, sire. — Comment entendez-vous « cela, monsieur le préfet? » demanda vivement Napoléon, avec un rire moitié sardonique, moitié bienveillant, et accompagné d'une expression de curiosité. Le prince de Wagram, assis à table à côté de l'Empereur, fit alors des mouvements très-prononcés, qui avaient pour objet d'engager à la prudence le trop franc interlocuteur. Mais celui-ci était persuadé qu'on doit toujours la vérité aux princes; et, par ses lettres particulières aux divers ministres, il l'avait mise fréquemment sous les yeux du souverain. Il reprit avec calme: « Je pense qu'on ne doit pas per- « mettre légèrement la sortie des blés; qu'auto- « risée, il faut la circonscrire, la surveiller avec « soin, la faire cesser dès qu'on éprouve la moi- « dre crainte; mais prétendre qu'elle sera pour

« *jamais* interdite, qu'on laissera périr les grains,
 « qu'on se privera du profit de leur vente, qu'on
 « entravera la circulation du numéraire, ce se-
 « rait un système sur lequel j'appellerais l'atten-
 « tion de votre majesté; et, que je sois rappro-
 « ché d'elle, ou rentré dans le sein de la vie
 « privée, je réclame d'avance la permission de
 « lui envoyer directement des observations à cet
 « égard. — J'y consens. Quand je dis que je
 « ne permettrai pas l'exportation, j'entends qu'il
 « faudra, pour l'autoriser, que je sois bien con-
 « vaincu, bien rassuré par une longue abon-
 « dance. Pourquoi avez-vous parlé de laisser
 « s'écouler les grains par Dusseldorf et en Hol-
 « lande? — Ce sont les marchés voisins et natu-
 « rels de la Roër. D'ailleurs, il importe de ne
 « pas apprendre aux habitants du grand-duché
 « de Berg qu'ils peuvent se passer de nous en
 « soignant mieux chez eux les intérêts de l'agri-
 « culture; toute vérité pratique n'est pas bonne
 « à révéler aux étrangers. — Combien avez-vous
 « d'excédant? — Le calcul ne peut en être qu'ap-
 « proximatif. On ne saurait fixer la ration de
 « chacun, comme à l'armée : tel consomme peu,
 « tel beaucoup. Si l'on ne gardait que la quan-
 « tité de blé nécessaire, l'appréhension de la fa-
 « mine viendrait bien vite. D'après les renseigne-
 « ments que j'ai recueillis, l'excédant peut être de

« 265,000 hectolitres. — Impossible! cette évalua-
 « tion est déraisonnable. — Elle résulte d'infor-
 « mations prises avec toute l'exactitude dont un
 « sujet si délicat est susceptible. — Combien
 « cette quantité fait-elle précisément de quin-
 « taux? car, nous autres vieux militaires, nous
 « entendons mieux par quintaux et par sacs...
 « Vous ne trouvez pas cela tout de suite?.....
 « Voyons, M. de P***. » Et aussitôt il calcula
 avec son chambellan, ancien élève de l'école
 polytechnique, homme de beaucoup d'esprit et
 de connaissances, puis il me dit : « Cherchez à
 « diriger les esprits vers la vente des grains en
 « France. — Sire, un décret l'ordonnerait en vain,
 « si le commerce n'y trouvait des avantages; ou
 « peut l'aider; mais lui commander, jamais. —
 « Fort bien. Allez à Cologne; la chambre de com-
 « merce verra qu'il y a du profit à faire écouler les
 « blés sur Metz. La Moselle est une des premières
 « artères de mon empire : quand j'en aurai as-
 « suré la navigation, elle deviendra une source
 « de richesses entre l'Allemagne et la France. »
 L'Empereur se promena ensuite à grands pas;
 j'ignorais que, dans ce moment, il était pres-
 que entièrement préoccupé des mesures qui
 pouvaient prévenir en France les maux de la di-
 sette; il s'arrêta enfin, et me salua de la main
 en me souhaitant le bonsoir. Je me rendis à Co-

logne; j'y réunis la chambre du commerce, et quelques jours après, Napoléon arriva dans cette ville. Tout en entrant dans le salon d'audience, ses premières paroles furent adressées aux membres de cette chambre, pour leur demander combien il y avait de grains dans le département. « Nous ne « le savons pas, » répondirent-ils. — « Qui m'en instruira? » demanda Napoléon, avec une extrême vivacité. — « Ce ne peut être que monsieur le « préfet. » — « Ah! » dit l'Empereur, avec un air de satisfaction. Le comte Daru, alors ministre secrétaire-d'état, félicita d'un coup d'œil cet administrateur. Que de travaux Daru faisait alors! Il passait les nuits à écrire, et, dès qu'il avait fini deux ou trois rapports et projets, il les envoyait successivement poser sur une table, où Napoléon les trouvait, dans le cas où le sommeil ne pouvait fermer des yeux que les sollicitudes du rang suprême tenaient fréquemment ouverts.

Nous avons dit que, dans son voyage, l'Empereur était accompagné par Marie-Louise. Je me trouvais à Clèves lorsque, au milieu de la nuit, arrivèrent des officiers de bouche, pour nous annoncer que dans quelques heures elle devait déjeuner à la sous-préfecture; cet hôtel était presque entièrement dépourvu de meubles, parce que ceux de M. d'Andlaw, récemment nommé,

venaient alors de l'Alsace par le Rhin. Je fis un appel à la complaisance des riches habitants de Clèves, et par leurs soins un appartement entier fut orné d'un mobilier de bon goût, et de fleurs magnifiques : l'amour de l'horticulture s'était introduit de la Hollande dans cette ville. Parmi ces habitants, le plus empressé fut M. de Spaen-Laleq, grand-maître héraldique sous le stathouderat, et qui me montra des lettres fort curieuses du prince et de la princesse d'Orange, avec lesquels il était en correspondance, lettres où éclataient la grandeur des vues de l'un et de l'autre et une fermeté d'âme poussée jusqu'à l'obstination : on pouvait pressentir celle que montre maintenant le roi Guillaume. Marie-Louise reçut à merveille le compliment des demoiselles de Clèves et leurs charmants bouquets; elle montra une sorte de passion pour les fleurs. De là, elle devait se rendre avec Napoléon à Vésel; mais, craignant qu'elle n'y fût pas logée d'une manière convenable, il changea son itinéraire et l'envoya au château d'Ossenberg. Or, c'était précisément de ce lieu que j'avais fait venir les meubles qui garnissaient l'appartement destiné à l'impératrice à Vésel, et les propriétaires s'étaient portés sur le passage de Napoléon. Le chevalier Jordans, sous-préfet de Crevelt, leur parent, étonné du chemin que prenait la voiture de

Marie-Louise, la suivit en toute hâte, et arriva au moment où la princesse mettait pied à terre dans une cour remplie de fumier et coupée de mares d'eau. Pour lui éviter ce trajet désagréable, il la prit dans ses bras, et la conduisit dans une salle où une fille en sabots vint apporter du bois vert, qui produisit plus de fumée que de flamme; une autre cassa quelques œufs, apprêta quelques pommes de terre, étendit sur le carreau un mauvais matelas; et tels furent en ce jour le festin et le lit de repos de la fille des Césars. Elle me raconta très-gaîment à Cologne cette mésaventure.

Dans cette ville, après avoir visité la chapelle de Sainte-Ursule, où les ossements des onze mille vierges sont rangés, par étages, en autant de petits paquets, nous nous rendîmes à la cathédrale. Le respectable doyen voulut y célébrer un *Te Deum*, pour lequel il avait réuni à la hâte les prêtres des environs, qui, tous, entonnèrent l'hymne d'actions de grâces, chacun sur son ton familier. Cette musique fut à coup sûr l'une des plus chevrotantes et des plus grotesques qui jamais aient déchiré l'oreille d'une princesse. Aussi Marie-Louise voulut en vain garder le sérieux que réclamait le caractère religieux de la cérémonie, et un mouchoir placé précipitamment sur son visage put seul dérober ses ris in volon-

taires. Chaque personne de sa suite recourut à cet innocent artifice; alors les dames de Cologne, qui assistaient en foule à cette solennité improvisée, de se dire l'une à l'autre: « Comme l'archiduchesse est émue! Elle pleure en songeant à son grand-oncle l'électeur de Cologne, et sans doute aux malheurs que sa maison a subis depuis quelques années. »

Le 2 août 1813, après avoir quitté Napoléon à Mayence, Marie-Louise vint de nouveau à Cologne, où elle n'était point attendue: le duc de Nassau-Ussingen avait mis à sa disposition un yacht renommé par l'élégance des ornements. Le débarquement eut lieu à l'entrée d'une nuit très-froide; je crus que la meilleure manière de haranguer l'impératrice était de la conduire précipitamment à la voiture qui l'attendait; or, c'était celle de l'ancien sénat, dont le pourtour était entièrement orné de glaces, à travers lesquelles, à la lueur des torches, je vis Marie-Louise se porter sur le devant du carrosse, et montrer en riant, à la duchesse de Montebello, la plaisante figure que nous faisons sur le bord de l'eau, le général et moi; différents d'âge et de taille, nous avions un entretien très-vif; mon excellent compagnon me reprochait de ne pas lui avoir laissé prononcer le long et beau discours qu'il avait préparé.

Le lendemain, l'impératrice donna dans le même jour deux audiences aux diverses autorités que je lui présentai, à midi, dans Cologne, et à huit heures du soir dans Aix-la-Chapelle, à la distance de dix-sept lieues. Dans cette dernière ville, elle descendit à l'hôtel de la préfecture, où j'avais fait placer dans sa chambre à coucher un portrait en pied de Marie-Thérèse, avec lequel ses traits offraient une ressemblance frappante. Peu de temps après, elle aurait pu imiter son aïeule, en montant à cheval avec son fils dans ses bras, pour le recommander au patriotisme et à la générosité des Français, qui se seraient écriés, à l'exemple des Hongrois : « Mourons pour Marie-Louise ! » L'impératrice visita avec un pieux recueillement, dans l'église de Charlemagne, les grandes et les petites reliques, si célèbres en Allemagne; et, ensuite, les produits de l'industrie départementale, que l'on couronnait tous les trois ans, le jour où l'on y solennise la fête de ce héros. Comme j'avais remarqué la grâce toute particulière avec laquelle Marie-Louise parlait aux fonctionnaires nés Français, je crus devoir laisser à M. de Guaita, maire et manufacturier à Aix-la-Chapelle, l'honneur d'être le guide de l'impératrice dans la salle d'exposition à l'hôtel-de-ville, la même où l'on avait signé la paix de 1748; on y voyait encore les portraits des plénipotentiaires à cette

époque. Je suivais la princesse avec la duchesse de Montebello, à laquelle j'expliquais les objets les plus curieux, et l'on put s'apercevoir que l'impératrice s'arrêtait souvent pour s'instruire, de cette manière, sur les développements de l'industrie. Elle adressa de fréquentes questions à cet égard, surprit les fabricants par l'étendue de ses connaissances, et me chargea de lui faire l'acquisition d'un article de chaque espèce de produits.

La nuit suivante, un orage épouvantable ravagea les environs d'Aix-la-Chapelle; l'impératrice contracta l'engagement d'envoyer des secours pour ceux qui avaient souffert du désastre de la nuit, et promit en outre qu'elle séjournerait, chaque année, dans le palais que j'étais chargé de faire ériger en cette ville; mais les paroles des rois dépendent de la volonté divine, qui se joue de la gloire et de la puissance des mortels.

Baron DE LADoucETTE.

